

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 15 au 27 novembre 2021

Arnaud Dudek



© D.R.

Biographie

Arnaud Dudek déménage souvent (en ce moment, il vit et travaille à Paris). Selon des sources concordantes, ce garçon discret serait né à Nancy, en 1979. Dans ses nouvelles (pour la revue littéraire *Les Refusés* ou pour *Décapage*) et dans ses romans (tous publiés chez Alma), il raconte les gens ordinaires avec humour et tendresse. Son premier roman, *Rester sage* (2012) a fait partie de la sélection finale du Goncourt du premier roman et a été adapté au théâtre par la Compagnie Oculus. Le cinquième, *Tant bien que mal*, paru en avril 2018, a connu un beau succès public et critique. *On fait parfois des vagues* est son septième roman.

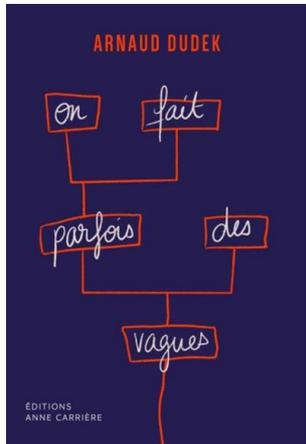
Site de l'auteur : <https://arnaud-dudek.iggybook.com/fr>

Bibliographie sélective

- *On fait parfois des vagues*, Anne Carrière, 2020
- *Laisser des traces*, Anne Carrière, 2019 (Pocket, 2020)
- *Tant bien que mal*, Alma, 2018
- *Les vérités provisoires*, Alma, 2017 (Pocket, 2018)
- *Une plage au pôle Nord*, Alma, 2015 (Pocket, 2017)

Présentation des ouvrages

***On fait parfois des vagues*, Anne Carrière, 2020**



Quelques jours après son dixième anniversaire, Nicolas apprend que son père – avec qui rien n'est simple, tant l'homme et le garçon paraissent différents – n'est pas son père biologique.

Que faire alors du généreux donneur de gamètes ? L'oublier ? Le nier ? À 30 ans, Nicolas décide de partir à la recherche de son « bon génie » biologique malgré les obstacles administratifs qu'il s'attend à rencontrer.

Depuis ses premiers textes, presque tous les romans d'Arnaud Dudek tournent autour de la paternité, de l'identité, de la transmission. Il a trouvé, une fois encore, le ton juste pour raconter, à sa manière, une quête à la fois intime et universelle des origines et pose toutes ces questions qui intriguent – sans avoir la prétention d'y répondre : Qu'est-ce qu'un père ? Que transmet-on ? Comment se construit-on quand on se sent si différent du modèle à suivre ?

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *L'Express*, septembre 2020, par Delphine Peras

On pense beaucoup au *César* de Pagnol en lisant ce septième roman d'Arnaud Dudek : qui est le père, celui qui élève ou celui qui donne la vie ? Quelle importance ont les liens du sang ? Un thème intemporel abordé ici avec une grande sensibilité et d'une plume très délicate. Elle donne la parole à Nicolas, né en 1991, fils unique de Nathalie et Pascal Apasagi, respectivement secrétaire et gestionnaire logistique. Quelques jours après son 10^e anniversaire, l'enfant, « petit bonhomme vif, joyeux, solitaire », apprend de la bouche de ses parents que, Pascal étant infertile, ils ont recouru à un donneur de sperme. Une révélation dont Nicolas ne sait que faire. Pas de quoi non plus l'empêcher de grandir normalement.

Mais, la trentaine venue, il se décide à retrouver son véritable géniteur, et va y parvenir, malgré une législation l'interdisant. Prenant pour fil rouge la découverte des spermatozoïdes par le scientifique néerlandais Antoni Van Leeuwenhoek en 1677, le romancier déroule une existence *a priori* banale, marquée cependant par cette quête des origines et les interrogations qu'elle charrie : comment se construire au côté de ce paternel taiseux apparemment si différent de lui, ne comprenant pas ses choix de vie ?, s'interroge Nicolas. La génétique est-elle la seule explication ? En cherchant à tout prix à recomposer le puzzle de son ascendance, le narrateur finit par brosser le portrait pudique et émouvant de « l'homme qui l'a construit » – le donneur, lui, n'est que le « celui-sans-qui ». Tout en finesse, non sans humour, Arnaud Dudek réussit là une belle déclaration d'amour d'un fils à son père.

Article publié dans le quotidien *L'Est Républicain*, octobre 2020, par Valérie SUSSET

En un roman et une pièce de théâtre, Arnaud Dudek, braque les projecteurs sur l'insémination artificielle avec donneur. Pour mieux parler de filiation.

« *Je n'écris pas de livres militants, j'apporte juste mon eau à moi au moulin du débat* », répond Arnaud Dudek lorsqu'on lui fait remarquer qu'après avoir questionné la politique municipale dans *Laisser des traces* en 2018, il s'intéresse cette fois aux lois bioéthiques, en abordant avec *On fait parfois des vagues* le thème de l'insémination artificielle, et la recherche des origines... Quoique le vrai sujet du dernier roman soit finalement, comme dans les précédents, celui de l'identité, de la transmission, de la filiation... « *Une thématique qui me fascine forcément tout particulièrement depuis que je suis père* ». Inutile de chercher des traces autobiographiques entre les lignes, si ce n'est éventuellement dans l'histoire d'amour ou la quête professionnelle permettant à l'écrivain de donner plus de matière à son personnage devenu trentenaire. Puisque « *les gens ont des enfants de plus en plus tard et parlent maintenant beaucoup plus librement de leurs tentatives de FIV* », Arnaud Dudek n'a eu qu'à ouvrir grand ses oreilles pour se mettre dans la peau de Nicolas Apasagi. Ce petit garçon qui apprend à 10 ans et huit jours que son père n'est pas son géniteur. Qui rougit quand ses parents lui racontent soudain une histoire de spermatozoïdes ne sachant pas nager et coulant avant d'atteindre « *la Terre promise, et cetera* ». C'est sa maman qui parle pendant que son papa mordille son pouce. « *On fait alors appel à un donneur. Un don-neur, répète-t-elle en séparant les syllabes.* »

Sa relation au père va changer

Nicolas vient justement d'apprendre dans *Okapi* que des chocs appelés des trémors peuvent provoquer des vibrations dans les profondeurs de la Terre, annonçant une future éruption volcanique à qui sait les percevoir. « *Couché à plat ventre derrière le canapé de notre salon typique de la classe moyenne, un volcanologue aurait ce jour-là enregistré un bien joli trémor sur son sismographe.* » Car si Nicolas ne comprend pas immédiatement pourquoi tout se contracte en lui à ce moment-là, il n'empêche que désormais, sa relation au père va changer... C'est insidieux, et puis se demander à qui l'on doit son nez ou son caractère, se sentir différent même quand tout va bien dans sa famille, c'est quelque chose qui titille tout le monde à un moment ou à un autre.

Déjà en cours d'adaptation pour le théâtre

Alors parce qu'il voulait que « *même des gens qui ne sont pas touchés par le sujet de l'insémination puissent l'être par cette histoire* », c'est avec tout le talent qu'on lui connaît qu'Arnaud Dudek juxtapose délicatement les petits instantanés parlant mieux que des mots. Et avec une justesse de ton imparable qu'il parvient à emporter son lecteur. Confiant au comédien Julien Pillot le soin de bientôt en faire autant avec des spectateurs. Car ce roman appelle si bien l'oralité qu'il est déjà en cours d'adaptation pour le théâtre ! Et pour cause : avant de publier *On fait parfois des vagues*, Arnaud Dudek avait d'abord commencé par écrire une pièce intitulée *Génie biologique*, remarquée par plusieurs comités de lecture dont celui du Théâtre du Rond-Point à Paris. La compagnie Oculus va la monter sous forme de monologue, et la metteuse en scène Sophie Maillard y voit très clairement « l'opportunité de

donner vie et corps à un texte sensible et actuel par une performance d'acteur dans ce qu'elle a de plus généreux ». Hâte que le rideau se lève !

Interview d'Arnaud Dudek par la libraire Paméla Ramos, septembre 2020, sur le site de la librairie Une page à écrire

À l'occasion de la parution de *On fait parfois des vagues*, roman subtil sur la transmission, nous revenons avec l'auteur Arnaud Dudek sur sa trajectoire, son style et ses thèmes chers. De la fragilité des pères à la construction des fils, de l'empathie à l'écoute, avançons à pas feutrés dans son univers tout en profonde douceur.

Paméla Ramos – Votre septième roman, *On fait parfois des vagues*, paraît pour la rentrée littéraire des éditions Anne Carrière. C'est le deuxième roman que vous confiez à cette maison d'édition, après *Laisser des traces*, paru l'année dernière. Comment travaillez-vous avec vos éditeurs, et comment avez-vous appréhendé cette rentrée littéraire particulière ?

Arnaud Dudek – Avec mon éditeur, nous avons en fait une « vieille » relation de confiance... L'histoire commence en 2003 ; le rédacteur en chef d'une jeune revue littéraire qui a une farouche antipathie pour le premier degré accepte une de mes nouvelles, puis une autre, puis une autre encore. La revue s'appelle *Décapage*, le rédac' chef Jean-Baptiste Gendarme. En 2011, Jean-Baptiste me demande si j'ai un roman en cours d'écriture – il connaît déjà la réponse. Il m'aide à poncer ce qui va devenir *Rester sage* puis fait lire le manuscrit à Jean-Maurice de Montremy, qui est sur le point de lancer les éditions Alma. Jean-Maurice publie *Rester sage*, qui a une belle vie, puis il m'accompagne sur quatre autres romans. Lorsque Jean-Baptiste Gendarme devient éditeur chez Anne Carrière, tout naturellement, je le suis. Depuis 2003, on n'a pas changé de mode de fonctionnement : je lui soumetts le tapuscrit le plus abouti possible, il me dit sans filtre ce qu'il en pense, et s'il estime que le texte a du potentiel on commence le ping-pong par mail, en « entonnoir » (d'abord les grandes lignes de l'histoire, puis les détails, puis le rythme, les mots).

Sur *On fait parfois des vagues*, il m'a notamment poussé à allonger le texte, dont la première version (initialement pensée comme un monologue de théâtre) faisait un peu plus de 100 pages – un peu trop léger évidemment, à creuser la psyché du narrateur. Bien lui en a pris... Quand on a commencé à voir le bout du tunnel, la question de la date de sortie s'est posée. Après un *brainstorming* chez Anne Carrière, une sortie à la rentrée littéraire 2020 s'est dessinée. J'avais un droit de veto ; j'ai fait confiance à l'équipe. C'est une rentrée particulière, une sorte d'épée de Damoclès danse au-dessus de nos têtes, les trois quarts des événements prévus autour du roman vont peut-être passer à la trappe... On verra bien. Cela ne m'inquiète pas. Le roman ne m'appartient plus, aux lecteurs de le « terminer ».

Paméla Ramos – Le thème de l'enfance, mais surtout de la relation père / fils irrigue au moins deux de vos romans, *On fait parfois des vagues*, et *Tant bien que mal*. Le premier suit le narrateur, aimé par ses parents adoptifs, mais à la recherche de son père biologique, souhaitant circonscrire la définition de « père ». *Tant bien que mal* explore, lui, la possibilité d'être père quand sa propre enfance a été souillée. Vous avez une capacité hors du commun à incarner vos personnages en quête d'identité, au point que, sans doute trop habitués à

l'autofiction, nous nous égarons volontiers dans vos pages entre récit et fiction : d'où vous provient cette empathie ? Êtes-vous attaché à l'écriture du réel ?

Arnaud Dudek – Jusqu'au début de l'année 2015, jusqu'à ce qu'un de mes amis m'annonce solennellement, entre deux bières, qu'il allait faire un spermogramme, je ne m'étais jamais intéressé de très près à l'infertilité masculine, à ses causes, à ses effets, à ses conséquences. Je m'apprêtais alors à devenir père, à 35 ans. Je passais mon temps à comparer les mérites des sièges auto et des poussettes. Paternité, maternité tardives : un choix de couple assumé, qui ne se justifiait par aucune difficulté d'aucun ordre. C'est la raison pour laquelle l'annonce de mon ami m'avait particulièrement touchée.

Au printemps 2015, on m'offrit le *Berceau* d'Eric Laurent, bouleversant récit d'une adoption, et d'une paternité différente qui commence. Quelques « notes pour un projet de roman » prises dans un cahier après cette lecture, sur l'adoption, le don de gamètes, mais aussi sur la vie et l'« œuvre » d'Antonie Van Leeuwenhoek, découvreur des spermatozoïdes au XVII^e siècle. Et la promesse de revenir vers ce cahier, un jour.

Quelques années plus tard, à la faveur d'autres événements, je me suis dit qu'il était également temps de rouvrir le cahier. J'ai écarté très vite la piste de la biofiction d'Antonie Van Leeuwenhoek, et choisi d'écrire – au départ, pour le théâtre – un texte plus intime. Soit l'histoire de Nicolas Apasagi, qui apprend l'année de ses 10 ans que son père – avec qui rien n'est simple, tant l'homme et le garçon paraissent différents – n'est pas son père biologique. *On fait parfois des vagues* raconte sa quête et ses questionnements. Nos questionnements. Qu'est-ce qu'un père ? Que transmet-on ? Comment se construit-on quand on se sent si différent du modèle à suivre ? Voici les questions que je nous pose. Avec douceur. Sans avoir la prétention d'y répondre.

J'ai besoin d'être en empathie avec mon sujet, mes personnages, pour pouvoir avancer. Ensuite, c'est un regard qui s'impose – narrateur omniscient et un peu narquois pour mon premier roman, *Rester sage*, qui suivait un trentenaire largué, dépressif, au chômage, et lésé de blessures filiales ; première personne pour les deux romans que vous mentionnez, ce qui donne naturellement une autre couleur au récit, un autre regard – la caméra embarquée plutôt que les longs travellings.

Paméla Ramos – La figure du père dans notre société contemporaine vous semble-t-elle l'objet de crispations artificielles, légitimes ou non, ou suit-elle le cours inexorable d'une métamorphose naturelle ? Comment en percevez-vous globalement le reflet dans notre littérature actuelle ?

Arnaud Dudek – Je vais enfoncer une porte ouverte : on n'est plus père comme il y a cinquante ans. Le *pater familias* si connu des étudiants en droit jusqu'en 2014, attentif, prudent et diligent, mètre-étalon juridique de la norme comportementale, ce bon père de famille a même été sacrifié sur l'autel de l'égalité femme-homme... Et c'est une bonne chose, au fond. Mon père était une sorte de précurseur, il jouait beaucoup avec moi, c'est une fée du logis... J'ai suivi ce modèle. La littérature a suivi le mouvement elle-aussi, creusant la douceur et la fragilité des pères, fendant les armures avec délicatesse. Mon mètre-étalon à moi, en la matière, c'est *Le Drap* d'Yves Ravey : un fils de quinze ans vit la mort de son père, un homme simple. J'ai essayé, modestement, de creuser mon portrait de père en regardant dans cette direction.

Paméla Ramos – Votre style relève du mystère, de la magie. Épuré et fluide comme une eau minérale bienfaisante, sa fausse simplicité recèle de multiples formules évocatrices lovées dans une observation fine et sélective du réel. Composé en brefs chapitres, il ressemble à une succession d'éveils au milieu d'une grande rêverie. Sobre mais plein de sève, il diffuse une émotion constante, bellement dosée. Comment travaillez-vous vos textes, en général ?

Arnaud Dudek – Merci beaucoup !

Mon premier roman, je l'ai en partie écrit dans un carnet, raturé, biffé, corné. À présent, je ne fais plus de brouillons – j'écris directement « au propre », comme on dit à l'école, sur mon ordinateur. J'ai besoin de penser, de maturer mon idée, ma trame, avant de me lancer : j'ai besoin d'un fil. Si cela apparaît nécessaire, je me documente un peu, pour travailler la « justesse sociale » de ma toile de fond. Ensuite, quand je me sens prêt, je me mets à tirer le fil, doucement. Le premier jet sort de terre en trois-quatre mois (l'exception à la règle, c'est *Tant bien que mal*, que j'ai écrit en quelques jours, dans l'urgence, en apnée, parce que le sujet était si complexe, le fil si cassant qu'une simple respiration menaçait de le rompre). Au bout du premier jet, j'ai un titre. Ensuite c'est le ponçage, le polissage, la recherche des mots justes, de l'équilibre pour chaque paragraphe. On croit avoir la meilleure histoire du monde, mais non, elle a forcément déjà été écrite ; c'est la voix, le style qu'il faut trouver – Mauvignier, son dernier roman, c'est cela, une histoire simple, déjà racontée mille fois, mais racontée avec une voix, avec un style incroyable.

(...)

Extraits vidéo

Présentation du roman *On fait parfois des vagues*, juin 2020, par Jean-Baptiste Gendarme (éditeur chez Anne Carrière)



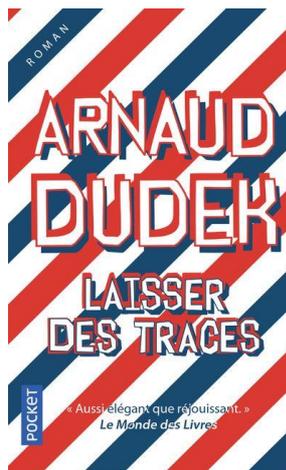
[Voir la vidéo](#) (durée : 1 min)

Présentation du roman *On fait parfois des vagues* sur France 2 dans l'émission « Télématin », octobre 2020, par Olivia de Lamberterie



[Voir la vidéo](#) (durée : 4 min, de 2h48 à 2h52)

***Laisser des traces*, Anne Carrière, 2019 (Pocket, 2020)**



Longtemps, Maxime Ronet a rêvé de laisser sa trace. Au cœur de son engagement politique, il y a ce désir de bouger les lignes, de changer – le système, les gens, la vie – et de préparer le monde de demain. Maxime gagne avec panache la mairie de Nevilly. Mais très vite, il se frotte aux limites de sa fonction et se sent à l'étroit. La gestion du quotidien remplace la vision politique. Jusqu'au jour où une jeune inconnue lui demande un rendez-vous – repoussé – puis un autre – manqué. L'impossible rencontre réveillera, chez Maxime, le goût, et le sens, de l'action.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Livres Hebdo*, mai 2019, par Jean-Claude Perrier

Pour son premier roman chez Anne Carrière, où il a suivi son éditeur Jean-Baptiste Gendarme, Arnaud Dudek poursuit son exploration du monde contemporain. Mais un romancier est souvent une éponge, et Dudek a imaginé une politique-fiction très contemporaine, réaliste, avec juste un léger décalage temporel.

Nous sommes en 2020, après les élections municipales, où Maxime Ronet, ancien apparatchik du Parti, mais qui n'avait jamais sollicité aucun mandat, vient d'être élu maire de Nevilly, sous l'étiquette de la Majorité. Issu d'une famille modeste, de gauche, Maxime a toujours voulu être un chef, un leader, qui laissera des traces de son passage sur terre. Ses ambitions ont vite été déçues. Côté vie privée, ce n'est guère mieux. Depuis que sa copine de terminale,

Caroline, enceinte de ses œuvres, a refusé de garder leur enfant, puis rompu, il vit seul, se contentant de quelques relations épisodiques.

Au début, tout va bien pour lui. Assisté par la très efficace Alice Larchet (amoureuse, elle préférera s'éloigner plutôt que briser son mariage et sa famille), il dirige sa ville comme un « *manager* », et prend quelques mesures positives. Mais il se rend vite compte, comme d'autres de ses collègues venus eux aussi de l'« Ancien monde », qu'ils ne sont que des « *prestataires de services* », accablés par leurs administrés et méprisés dans leur propre Mouvement. Sans parler du sommet de l'État.

Quand il a trop le blues, Maxime se remémore ses années de grenouillages pour en arriver là, sous la houlette de son mentor, Maurice Garaud, lequel lui fait même miroiter un poste de député des Français de l'étranger, ou la suppléance d'une députée quasi ministrable... Un mini-scandale médiatique, où Maxime s'est lâché sur le blog d'un lycéen, viendra mettre un terme à ces grands projets. Surtout, on retrouve, suicidée, Emma Nizan, qui lui avait demandé plusieurs fois des rendez-vous qu'il avait toujours reportés. Avec Alice, le maire culpabilise : est-ce à cause de lui qu'Emma a mis fin à ses jours ? Que voulait-elle, aurait-il pu l'aider ? Ils vont alors se lancer dans une enquête sur la jeune femme, qui était poète, et une quête, en manière de rédemption.

Comme toujours chez Dudek, c'est bien mené, efficace, et il a parfaitement saisi l'époque que nous vivons. Son livre est peut-être le premier roman de « l'ère Macron ».

Article publié dans le magazine *L'Express*, juin 2019, par Delphine Peras

En ce 29 mars 2020, Maxime Ronet, la trentaine séduisante, célibataire, devient maire de Nevilly, 59629 habitants. « *Une de ces villes de province interchangeables* » où cet élu du Mouvement, parti du président de la République, dont le mot d'ordre est de « *transcender les clivages partisans* » veut « *être utile* » en faisant de la politique autrement. Dynamique, sympathique, à l'écoute de ses administrés, Maxime n'a pas une minute à lui. Au point d'annuler à plusieurs reprises son rendez-vous avec une certaine Emma Nizan. Et quand il trouve enfin le temps de la recevoir, c'est trop tard...

Si la politique-fiction avance souvent en terrain miné, Arnaud Dudek s'en sort haut la plume avec ce sixième roman aux accents très réalistes. Entre style fluide et scénario original, il évite la caricature pour décrire les rouages d'une municipalité et camper un jeune homme à la fois ambitieux et attachant. Tout à son obsession de « *laisser des traces* », Maxime entendra le conseil de sa fidèle assistante : « *vous pouvez faire de grandes petites choses* ».

Extrait vidéo

Interview d'Arnaud Dudek sur *France.tv* dans l'émission « Dans quelle éta-gère », juin 2019, par Monique Atlan



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min)

***Tant bien que mal*, Alma, 2018**



Un petit garçon rentre de l'école. Un homme portant une boucle d'oreille lui demande s'il peut l'aider à retrouver son chat. Il conduit une Ford Mondeo. La forêt est toute proche. Le petit garçon de sept ans est mort en partie ce soir-là et n'en dira rien à personne.

Délicatement, Arnaud Dudek monte sur le ring. Il raconte comment vit et grandit un enfant violé. Comment il devient adulte, père. Et ce qu'il fait lorsque, vingt-trois ans après les faits, il reconnaît l'homme à sa voix.

Extraits de presse

Article publié dans *Le Monde des Livres*, mai 2018

Vingt-trois ans après les faits, un jeune homme reconnaît, par hasard et au son de sa voix, l'homme qui l'a violé quand il était petit garçon. Le mouvement de l'écriture s'enclenche : au fil de chapitres très brefs, le narrateur dit ce qu'il n'a jamais dit, ce dont il ne se souvient pas et qui l'a pourtant changé pour toujours. Il dit les monstres, les cauchemars, le silence et son inaptitude chronique à vivre et à avancer dans la vie. Dans ce texte, aucun détail inutile ni sordide, le pathos tient à peu de choses : une phrase simple, une ellipse terrible. À 30 ans, A. vient juste de rompre avec K. qui voulait un enfant. Parce que l'enfant en lui n'a jamais grandi comme il aurait dû. Parce qu'il est tombé dans le vide, un soir, sur le chemin de la maison.

Tant bien que mal est un texte rapide et limpide comme une prière. Avec ses pleins et ses creux, ce qu'il tait (et taira quoi qu'il en soit) mais dit quand même. Le cinquième roman d'Arnaud Dudek donne à saisir le temps arrêté et le temps qui revient sur lui-même. Il fait entendre les voix de l'enfance qui appellent encore à l'aide ; il n'est jamais trop tard pour les écouter.

Article publié dans le quotidien *Libération*, avril 2018, par Virginie Bloch-Lainé

Le narrateur a 7 ans lorsque commence le roman. Il rentre seul chez lui. À la sortie de l'école, un homme ralentit en voiture et lui propose de l'aider à retrouver son chat. Ils passent trente minutes dans la forêt, le garçon n'en dit rien à personne, jamais. Il grandit avec des phobies et des obsessions : une incapacité à prendre des décisions, des nausées provoquées par l'odeur de la cigarette, des terreurs nocturnes. Arnaud Dudek alterne le point de vue de l'enfant et celui de l'adulte que devient cette victime. Il a des amis, il étudie, tombe amoureux mais tout lui est douloureux. Il reconnaît un jour l'homme au chat. *Tant bien que mal* raconte brièvement et sobrement les virages que négocie jour après jour ce jeune homme pour garder la femme qu'il aime à ses côtés, ne pas désespérer, écrire des romans pour la jeunesse, enseigner, être père. « *J'ai eu des débuts difficiles* », confie-t-il. Le défi consiste à ne pas déborder d'angoisse, et c'est pour lui plus difficile encore que pour nous.

Chronique publiée dans la revue *Page des libraires*, mars 2018, par Madeline Roth de la librairie L'Eau vive (Avignon)

Un petit garçon rentre de l'école. Une voiture s'arrête à sa hauteur, l'homme lui demande s'il peut l'aider à retrouver son chat. Des années plus tard, l'enfant devenu grand se souvient.

« *On atteint la forêt toute proche. Et votre chat ? Dis-je d'une voix minuscule. Cela n'a manifestement plus d'importance. Je suis en partie mort ce soir-là* ». Le nouveau roman d'Arnaud Dudek est court et glaçant. Aucun mot de trop, dans ce texte presque clinique qui fait la part belle aux silences. Nul besoin d'écrire ce qui s'est passé ce jour-là : « *Ce qui s'est passé durant ces trente minutes, je refuse de m'en souvenir. Je ne m'en souviens pas* ». L'enfant n'en dit pas un mot, à personne. Il développe des troubles obsessionnels compulsifs. Et puis il grandit – quand même. Il tombe amoureux d'une femme qui lui demande un enfant. Et vingt-trois ans plus tard, il reconnaît l'homme. Celui-ci tient un pressing. Que faire, alors ? Les phrases sont courtes, on s'accroche aux blancs de la page pour reprendre son souffle. « *Mon monstre me regarde manger, mon monstre m'accompagne quand je marche, mon monstre ne me quitte jamais* ». Toute la beauté du livre tient dans la brèche qu'il ouvre, la lumière qu'on devine dans le noir. Il n'y est question que d'enfance, de famille, d'amour et de ce qui vous attache à la vie. Un texte incroyablement fort, écrit dans l'urgence, une langue claire et fulgurante.

Extraits vidéo

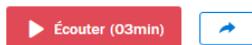
Interview d'Arnaud Dudek sur *France.tv* dans l'émission « Dans quelle éta-gère », mai 2018, par Monique Atlan



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min)

Présentation du roman *Tant bien que mal* sur *France Bleu Besançon* dans l'émission « Le livre qui vaut le détour », avril 2018, par Cécile de la librairie Les 3 Souhais à Morteau

Tant bien que mal Arnaud Dudek ed Alma

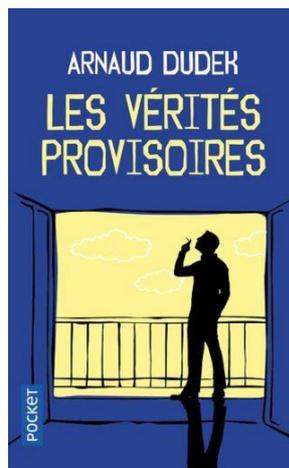


Judi 26 avril 2018 à 16:30

Le livre qui vaut le détour de Cécile de la librairie les 3 Souhais à Morteau

[Écouter le podcast](#) (durée : 3 min)

Les vérités provisoires, Alma, 2017 (Pocket, 2018)



Deux ans que Céline Carenti a disparu, en descendant chercher du pain. Depuis, pas de nouvelles. Installé dans l'appartement que sa grande sœur occupait, Jules cherche des réponses. Mais les souvenirs ne disent pas tout. Rêveur et solitaire, le jeune homme est surtout un menteur pathologique : il s'invente même des cancers, des histoires... Dans les pas de l'absente, il écrira la sienne.

Entre l'amour, qu'il découvre au palier du dessous, et son enquête au jour le jour, Jules apprendra la vie, entre autres vérités provisoires...

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Livres Hebdo*, février 2017, par Jean-Claude Perrier

Le très discret Arnaud Dudek est un peu le chef de file de cette école littéraire du farfelu, informelle mais intéressante, qui s'est créée chez Alma et dont le succès va croissant. *Les vérités provisoires*, son cinquième roman (mais le quatrième chez le même éditeur, depuis 2012), en est à nouveau la digne illustration.

C'est l'histoire de Jules Carenti et de sa sœur Céline, que l'on ne verra en fait jamais, parce qu'elle a disparu de chez elle sans plus donner de nouvelles. En dépit de l'enquête menée par le frère, lente et hésitante, elle ne réapparaîtra pas. Le lecteur, que l'auteur n'hésite pas à prendre à témoin (par exemple p. 119), à impliquer dans l'invention même de son histoire, s'en moque un peu, comme de cet homme d'affaires allemand avec qui elle a un temps vécu. Le vrai héros, c'est Jules. Un garçon décrit comme « *mignon* », frêle, timide, plutôt gentil, qui plaît assez aux filles, mais terriblement menteur. C'est dire, il a même failli être écrivain. « *Nul en êtres* », il ne fait rien, investit l'appartement de Céline et rêve. Le hasard lui permet de faire la connaissance de sa voisine Bérénice. Ils tombent amoureux. Mais elle est sérieuse, bosseuse, fidèle et sait ce qu'elle veut : étudiante Erasmus, elle part s'installer à Prague, puis à Magdebourg, tandis que lui s'enferme pathologiquement dans ses mensonges. Même sa meilleure amie, Jin, se lasse.

Il faudra, au final, un gros tangage dans le couple pour que Jules, enfin, se décide à changer, à exprimer ce qu'il pense, à crier son amour. Halleluyah et happy end.

Article publié dans le journal *La Montagne*, janvier 2017, par Blandine Hutin-Mercier

Le livre commence sur une absence. Celle d'une jeune étudiante de 22 ans, Céline Carenti, disparue sans laisser la moindre trace, un beau dimanche ensoleillé. Les jours, les mois passent et toujours pas le plus infime indice, hors la baguette qui durcit dans sa cuisine, le portable qui finit par sonner dans le vide.

Le couple de ses parents s'y brisera le cœur, mais celui de son frère ne peut se résoudre à cette disparition sans raison. menteur invétéré, Jules Carenti se réinvente une vie dans l'ombre de cette sœur envolée. Son appartement, ses objets, son quotidien, Jules prend ses aises, glisse ses propres repères pour tâcher d'élucider le mystère qui le hante, remplir le vide qui l'a saisi le jour de la disparition de Céline.

À force d'enquêter, de marcher dans ses pas, Jules trouve des traces, établit des liens, rembobine le film intime et social de la vie de sa sœur, s'immisçant jusque dans l'entreprise de son ancien amant, éperdu lui aussi de l'avoir perdue. Des explications, d'hypothèses en certitudes, Jules finira par en trouver, par reconstruire les raisons qui ont poussé Céline à disparaître. Se construisant lui-même sur les ruines de la vie de sa sœur et les questions qui y fument encore.

La force de cette quête, personnelle et familiale – car Jules se construit une vie en même temps qu'il explore celle de Céline –, c'est que c'est un narrateur extérieur qui nous la conte. Un « on » anonyme qui relève tous les excès, les incohérences, les faiblesses des uns et des autres ; qui lit dans les pensées, prévient des achoppements et donne au lecteur une place privilégiée dans le déroulement des faits.

L'interpellant aussi quand, par fatigue ou facilité, il cesserait de s'interroger. Car rien n'est moins sûr que ce l'on prend pour acquis, et la vérité se dérobe sans cesse aux yeux de qui veut l'enfermer dans ses certitudes. C'est la leçon sans doute que tirera Jules : À quoi bon mentir quand tout autour de nous nous échappe déjà ?

Extrait vidéo

Présentation du roman *Les vérités provisoires* sur *France Bleu* dans l'émission « Le livre du jour », mai 2017, par Damien Colombo

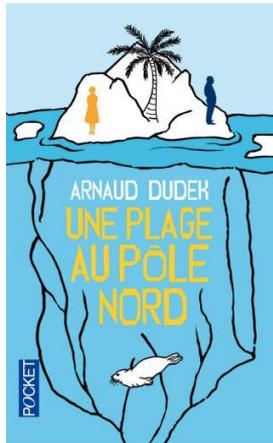
Les vérités provisoires - Arnaud Dudek



Le Livre du jour
Du lundi au vendredi à 16h07
Par **Damien Colombo**
France Bleu Lorraine Nord

[Écouter le podcast](#) (durée : 1 min)

Une plage au pôle Nord, Alma, 2015 (Pocket, 2017)



Deux pôles isolés, fatigués, démagnétisés.

Au Nord : Jean-Claude Stillman, jeune père fraîchement divorcé, chômeur franchement largué.

Au Sud : Françoise Vitelli, septuagénaire et veuve faussement joyeuse...

Il arrive parfois, au hasard des solitudes, que les pôles se croisent, se toisent et s'apprivoisent. À la faveur de cours d'informatique improvisés, après plusieurs verres de porto, quelques bosses et plus d'un creux, ces deux êtres briseront la glace – pour se frayer un coin de plage, à partager...

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Livres Hebdo*, novembre 2014, par Jean-Claude Perrier

Dès *Rester sage* (Alma, 2012), l'encore jeune Arnaud Dudek a démontré toute sa virtuosité dans la construction d'un récit, dans ce jeu qu'il instaure avec son lecteur séduit puis complice, et s'est imposé comme le chef de file d'une mini-école romanesque du quotidien revisité, de la réalité décalée. *Une plage au pôle Nord* s'inscrit bien dans la même veine, loufoque et narquoise, roman court en vingt-sept chapitres brefs qui s'enchaînent comme les épisodes d'un feuilleton improbable, entrecoupés d'épisodes consacrés à la défunte famille des Vitelli, Alfonso, une vieille canaille morte en 2013, et son frère Paolo, dix ans auparavant. Le premier était le mari de Françoise Vitelli, une ancienne institutrice. Un jour, Pierre Lacaze, que l'on ose considérer comme le héros de toute cette histoire, un juriste qui se rêve en dessinateur de BD, reçoit à son bureau une lettre de cette dame lui indiquant qu'elle se trouve en possession d'un appareil photo de marque Panasonic lui appartenant, et qu'il aurait donc perdu. Lacaze lui téléphone, l'informant que l'appareil en question n'est pas à lui, mais à celui qu'il considère encore comme son meilleur ami, Jean-Claude Stillman, un pauvre gars, chômeur, divorcé de Fanny, qu'il aime toujours, sans réciprocité. Ils ont une fille, Lily.

À partir de ce point de départ aussi accidentel que ténu, toute une cascade de rencontres, d'événements et de combinaisons nouvelles vont s'enchaîner, et défile alors une galerie de personnages aussi secondaires que hauts en couleur, comme Jacques et Christiane Moreno, un couple d'artistes de music-hall depuis longtemps à la retraite. Jean-Claude initie Françoise à l'informatique et plus si affinités, afin que, sous le pseudonyme de Bonnie, elle puisse aller draguer sur Internet, Pierre s'éprend un temps de Fanny... L'on en passe, et tout s'achèvera durant une randonnée en montagne.

Le romancier s'amuse à jouer le *deus ex machina* potache, et le lecteur le suit volontiers dans ses pirouettes et clins d'œil, servis par un style allègre et un humour pince-sans-rire. Quant au pôle Nord, il n'a pas plus de rapport avec cette histoire que les titres des films de Mocky ou d'Audiard avec les leurs.

Chronique publiée dans la revue *Page des libraires*, février 2015, par Aurélia Durandal de la librairie L'Œil au vert (Paris)

Une plage au pôle Nord, où comment deux êtres malmenés par la vie vont, au contact l'un de l'autre, se réchauffer et apprendre à porter un nouveau regard sur leur existence.

Il n'y avait pas plus éloignés que Jean-Claude et Françoise, un jeune père divorcé et une septuagénaire... Sauf que Françoise trouve l'appareil photo de Jean-Claude. Après une erreur d'aiguillage, elle croit qu'il appartient à Pierre Lacaze, le meilleur ami de Jean-Claude, qui lui donne justement son numéro. Jean-Claude et Françoise finissent par se rencontrer autour dudit appareil. La restitution de l'objet se prolonge autour d'un verre de porto et nos deux héros découvrent qu'ils ont, contre toute attente, beaucoup à se dire. Est-ce le plaisir de découvrir une oreille attentive dans le désert que constitue leur existence, ou tout simplement la magie d'une amitié qui ne s'explique pas ? On ne le saura pas, mais il y a sans doute un peu des deux. Le lecteur est ravi, autant que les personnages de cette rencontre imprévue : Françoise, qui peinait à se remettre de la disparition de son mari, prend sa vie en mains et se découvre plein d'envies au soir de son existence. Quant à Jean-Claude, il reprend confiance en lui et quitte ses habits d'anti-héros. La force de ce roman, qui célèbre la rencontre, est de nous présenter une galerie de personnages dont la vitalité émeut autant qu'elle fait sourire.

Article publié dans le journal *L'Est Républicain*, février 2015, par Valérie Susset

On le dit narquois. Arnaud Dudek s'est surtout fait une spécialité de ciseler des histoires légères avec sérieux... À moins que ce ne soit l'inverse. Son goût et son talent pour l'art de la nouvelle l'avaient mené en 2012 à la publication d'un premier court roman très remarqué, *Rester sage*, actuellement adapté au théâtre par une compagnie de Tours. Avait suivi *Les Fuyants* en 2013. Et voici que sort *Une plage au pôle Nord* pour bien débiter l'année 2015, toujours aux éditions Alma. Un nouveau festival réjouissant de personnages qui pourraient presque être banals... si la vie ne l'était décidément pas !

« *Au début de l'histoire, Pierre Lacaze reçoit une lettre.* » L'écrivain nous cueille tout de suite. Une certaine Françoise Vitelli, « *probablement la soixantaine car ce prénom ne figure plus dans le hit-parade des maternités depuis les années cinquante* », souhaite rendre à ce fameux Lacaze l'appareil photo qu'il a perdu. Sauf qu'il n'en possède pas. Mais qu'il est curieux. Ainsi certaines rencontres vont-elles pouvoir se faire. Ainsi va-t-il enfin se passer quelque chose dans la vie de Jean-Claude Stillman, « *l'être humain joyeux et barbu que Lacaze présente volontiers comme son meilleur ami* ». On est en 2013, mais de temps en temps on va retourner en 2003. Pour apprendre à connaître le défunt mari de Françoise. Et puis le narrateur nous présentera aussi l'ex-femme de Jean-Claude, tandis que Christiane et Jacques Moreno arriveront page 49. « *On ne les connaît pas encore, mais on a envie de les trouver attachants. C'est le problème avec les vieilles personnes. Elles ont peut-être commis les pires atrocités dans leur passé, volé des sacs à main, détrossé des handicapés, préparé des attentats, eh bien, c'est comme si leur grand âge les absolvait de tous leurs péchés.* » Ils n'ont pas préparé des attentats, Christiane et Jacques, mais ils ont sillonné les plus grandes scènes du monde avec leurs numéros de magie, et maintenant ils jouent au tarot et partagent leurs religieuses

au café quand ils n'esquissent pas quelques pas de danse. Prudemment. Mais les yeux dans les yeux.

« Je voulais m'intéresser à l'idée de la vieillesse, la voir sous différents angles, et jouer aussi sur les apparences avec des personnages aux visages multiples, aux existences insoupçonnables quand on les croise », explique Arnaud Dudek. Dont la mémoire avait gardé en stock l'apparition d'un tatouage surprenant sous le costume trois pièces très chic d'un voisin de compartiment assez âgé, du temps où il passait beaucoup de temps dans le train entre Dijon et Besançon. Un drôle de fait divers à propos d'un retraité devenu braqueur de banque n'avait pas non plus manqué d'interpeller l'imaginaire de ce fonctionnaire désormais employé au service des ressources humaines de l'université Paris Diderot. « J'ai aussi été élevé en grande partie par ma grand-mère, que j'ai donc accompagnée jusqu'à sa fin de vie, y compris dans les maisons de retraite... » Les questions se sont posées, les personnages se sont dessinés... et Arnaud Dudek a concocté un nouveau savoureux conte de la vie ordinaire. En s'amusant sur le rythme de l'histoire, en la saupoudrant d'humour et d'échappées poétiques, en n'hésitant pas à laisser le narrateur recadrer les choses de temps en temps. Les chapitres ne dépassent pas trois pages. Toujours l'écriture va à l'économie. Mais le « ton Arnaud Dudek » est donné.

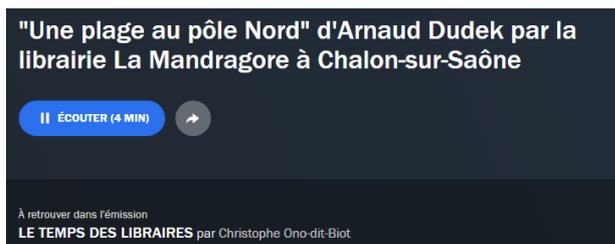
Extraits vidéo

Présentation du titre *Une plage au pôle Nord* par Arnaud Dudek, janvier 2015



[Voir la vidéo](#) (durée : 1 min)

Présentation du titre *Une plage au pôle Nord* sur *France Culture* dans l'émission « Le temps des libraires », mars 2015, par Laetitia Tillier de la librairie La Mandragore, à Chalon-sur-Saône



[Écouter le podcast](#) (durée : 4 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté

Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon

Tél. 03 81 82 04 40

Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon

Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues

g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues

n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics

m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Clamens, directrice

m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté